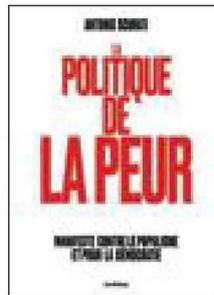




IDÉES

UNE LEÇON D'ANTIFASCISME AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE

LIVRE



**LA POLITIQUE DE LA PEUR**  
 d'Antonio Scurati, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Les Arènes, 112 p., 15 €.

Il arrive que le métier de romancier ressemble, par certains aspects, à celui de criminologue. Antonio Scurati, auteur d'une fascinante saga romanesque sur Benito Mussolini, l'inventeur du fascisme (*M, l'enfant du siècle* ; *M, l'homme de la providence* ; *M, les derniers jours de l'Europe*, tous édités aux Arènes), endosse le rôle d'investigateur historique et politique pour remonter aux racines des mouvements « populistes et souverainistes ». Sont-ce les répliques du modèle mussolinien, avec des leaders « copycat » de l'ancien dictateur ? Ou bien faut-il pousser les recherches et analyses pour vérifier si l'ADN des formations d'extrême droite contemporaines est le même que celui du Parti national fasciste ?

En quelques années, Antonio Scurati – qui se revendique « antifasciste » – est devenu une vigne. Celui qui a été fait chevalier des Arts et des Lettres, en juin, veut donner à son travail une dimension pédagogique. Dans *La Politique de la peur*, court essai revigorant, il revient rapidement sur son parcours, archétypal selon lui de la « dernière génération des jeunes gens du siècle dernier », la dernière « à avoir reçu une formation intellectuelle, éthique et politique puisée dans le lit de l'antifascisme de ce même siècle ».

L'idée est donc de transmettre ce bagage culturel et politique. Ce que Scurati fait à travers ses livres mais aussi ses interventions publiques. Avec quelques risques non négligeables : lui et sa famille furent attaqués par la presse de droite et, au printemps, M. Scurati a été censuré par la télévision publique italienne. Dans le cadre des commémorations de la libération de l'Italie le 25 avril 1945, il devait lire un texte dénonçant l'incapacité de la droite au pouvoir, aujourd'hui, à se rallier au socle antifasciste.

*La Politique de la peur* est donc une autre manière pour lui de continuer cette lutte

pour la démocratie et contre les tentations autoritaires. Il le dit d'ailleurs en conclusion du livre : « Nous devons reprendre la lutte (...), nous réapproprier l'histoire de la démocratie, être de nouveau partie prenante de cette histoire qui coïncide depuis toujours avec la lutte pour sa conquête. Une lutte quotidienne, interminable, inépuisable. »

**« La suprématie tactique du vide »**

La réflexion politique d'Antonio Scurati devient passionnante quand il dissèque la dimension populiste du fascisme et comment ces différents traits se retrouvent aujourd'hui dans plusieurs mouvements ou partis politiques en Europe et sur le continent américain. Attention : l'auteur prend toujours garde de ne pas faire l'amalgame paresseux entre les années 1930 et notre époque. Non, des partis comme Fratelli d'Italia de Giorgia Meloni, la cheffe du gouvernement italien, ou le Rassemblement national (ils ne sont pas nommés, mais les lecteurs les reconnaissent aisément) ne sont pas l'équivalent des Chemises noires avec gourdin et huile de ricin. Il n'en demeure pas moins qu'il existe une « parenté » : « Il ne s'agit pas d'une lignée droite, mais d'une lignée tortueuse qui, pareille à l'érosion karstique, avance de façon souterraine pendant des décennies avant de resurgir en une descendance souvent illégitime, puis-

qu'elle ne permet pas de reconnaître de manière certaine et explicite Mussolini comme son origine », peut-on ainsi lire.

Et comment ne pas voir que « la suprématie tactique du vide » chez Mussolini correspond en tous points à certaines personnalités politiques actuelles de l'extrême droite ? « A l'ère des masses, le leader gouvernerait ces mêmes masses en les suivant, non en les précédant, à condition de ne pas avoir de principes ou d'idées pour l'entraver, à condition de ne pas avoir de critères ou de programmes de gouvernement pour l'engager », développe encore Scurati. Ou quand le romancier italien décrit la transformation de la peur en haine, arme d'une redoutable efficacité. « L'évangile populiste invitait donc à passer du sentiment passif, replié sur lui-même, dépressif, qu'est la peur, au sentiment actif, expansif et euphorisant qu'est la haine. » Puis, un peu plus loin : « Tout peut être ramené à un unique problème. Cet unique problème peut être réduit à un ennemi. Cet ennemi réside dans un étranger, un envahisseur étranger. »

Sans le citer, Scurati se place sous le patronage d'Antonio Gramsci, philosophe marxiste italien, opposant de Mussolini. Dans un texte célèbre, Gramsci expliquait pourquoi il « haïssait » les « indifférents ». « Celui qui vit vraiment ne peut qu'être citoyen, et prendre parti. L'indifférence c'est l'aboulie, le parasitisme, la lâcheté, ce n'est pas la vie », écrivait celui que Mussolini fera emprisonner et dont les fascistes disaient qu'il « fallait empêcher son cerveau de fonctionner ». De la même manière, Scurati affirme aujourd'hui : « Je ne prétends pas être impassible, détaché, impersonnel. (...) Mes propos présupposent, de ma part, un engagement biographique, existentiel, et même historique. Je suis impliqué personnellement dans ce que je déclare. Je le dis tout haut, je le proclame, je le revendique. » Le message est clairement reçu. ■

ABEL MESTRE